

JOURNAL DES BENOISELLES

PAR LE PETIT COURRIER

DES BANOES

48 RUE VIVIENNE PARIS

MODES DE PARIS

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES, ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Vous parlerai-je d'une mode à son aurore? J'hésite, quoiqu'elle soit jolie, parce que je doute qu'elle puisse se généraliser. La mode a un tel prestige, qu'elle ne laisse pas toujours au goût son indépendance, et l'on incline souvent vers une mode, seulement parce qu'elle est patronnée par certaines élégantes; on ne s'en soucierait peut-être pas si elle restait dans un milieu modeste, fût-elle charmante.

Le costume en question vient d'être créé, pour une élégante jeune femme, par M^{me} Gradoz, et nous allons vous le décrire en attendant de vous le montrer sur une figurine.

Son nom : costume Valois; son étoffe : une peau de soie et du velours pour le soir, un joli lainage fantaisie et une broderie à jour pour la ville. Très simple avec de l'originalité, un cachet à part, s'il est porté par une jeune femme ayant de l'élégance naturelle dans la tournure.

Le voici en peau de soie gris bleuté et velours bleu de France.



4774

Robe de diner en vénitienne gris bleu uni et pékin à rayures moirées.

De Madame Brun-Cailleux, 44, rue du Marché-St-Honoré.

La jupe unie en peau de soie, dans le bas un cercle d'acier qui la tient un peu ronde, tandis que le haut est plat. Des ganses, passées à l'envers dans une suite de petits anneaux, la relèvent à la Valois; tout cet arrangement forme un peu la cloche. Le corsage est à très longue pointe, pointe que de longs revers en velours accusent encore, parce qu'ils se prolongent aigus jusqu'à son extrémité; à un soupçon de basque, de courtes bouclettes en velours. Une chemisette en gaze crème brodée de paillettes d'or, et la manche plate avec un bouffant remontant à l'épaule, coupé verticalement de biais en velours.

Voici maintenant ce costume en lainage bistre et broderie Richelieu. Sur l'étoffe, le dessin découpé est serti d'une ganse de soie qui, aux deux bords, forme une suite de boucles enroulées. La jupe est faite comme nous venons de la décrire, mais elle a en plus deux quilles en broderie qui s'en vont de chaque côté du tablier, en partant de la taille, et du même point, pour que le tablier prenne la forme d'un if. Les revers du

corsage et le bouffant de la manche sont en broderie.

Voilà une façon nouvelle qui est bien capable de nous ramener — dans un temps un peu éloigné, espérons-le, — l'ancienne crinoline.

L'excès du plat a été amené par l'excès du pouf, et il se pourrait que le plat fût le précurseur des cercles.

Chez M^{me} Gradoz, 67, rue de Provence, nous avons vu quelques collections d'étoffes nouvelles dont plusieurs rappellent de très près les étoffes d'ameublement. Quelle idée messieurs les fabricants ont-ils de vouloir nous couvrir comme nos fauteuils ? A part cela, les étoffes sont charmantes et les dispositions jolies.

Les lainages genre sergé, diagonale fine, le cachemire des Indes et la vigogne reçoivent une bordure tissée de dessins ou de fleurs genre ancien et de tons anciens aussi, éteints et harmonieux, qui fait le bas de la jupe; cette bande, plus étroite pour la garniture du corsage, se dispose en revers, en gilet, en plastron, en veste, en fichu. De l'irrégularité, de l'imprévu et beaucoup de goût dans ces différents arrangements. M^{me} Gradoz nous a habituées à ne voir sortir de ses ateliers que des façons de bon goût, gracieuses et agréables à porter.

Pour les jeunes filles, cette même disposition, faite de rayures graduées, est jeune et jolie, ainsi que les paillettes faisant bande. Sur un fond marine, la bande de rayures crème, marine sur brun rouge, rouge sur bleu, crème sur vert grisâtre.

Un tissu sergé, gris ou vert de plusieurs tons, puis une gamme de rouges que nous ne pouvons définir, font partie d'un autre tissu à jour genre étamine à dessin empire. La partie à jour forme les deux tiers de la jupe qui a un dessous en taffetas, le haut en

sergé, ainsi que le corsage qui est, comme la manche, garni de broderie.

On portera beaucoup, pour les réunions d'après Pâques, lunches où l'on dansera, soirées et diners, la mousseline de laine à petits bouquets jetés, genre Pompadour et à disposition Louis XVI. Une suite de petits boutons de roses formant colonnes et, entre ces colonnes fleuries, un jeté de ces mêmes boutons et de roses épanouies. Robe unie avec peu de garniture, mais des nœuds coquets et une ceinture en surah. Voilà les nouveautés qu'avec son talent habituel M^{me} Gradoz prépare pour le printemps.

Une nouvelle garniture qui se nomme *peau de merle*, est comme un galon plat un peu chatoyant.

On continuera à faire des gilets en peau de Suède pour le costume journalier, le ton naturel de préférence aux autres. Gilet à pointe ou se perdant sous une ceinture qui prend sous le côté du corsage, que celui-ci soit ajusté ou mobile, genre veste; col et parement de la manche en peau de Suède; cravate en batiste à nœud plat ou jabot de dentelle fourni et court; une dentelle sortira du parement; tout cela vous a un petit air dix-huitième siècle tout à fait arisocratique.

Vous renseigner aujourd'hui sur les chapeaux nous semble inutile, la gravure coloriée vous montrant les nouveautés à succès du printemps; mais ce que nous pouvons dire, c'est que M^{lle} Hélène, 20, rue des Pyramides, fait une capote béguin et une capote toque, coiffure de transition, à 35 francs, qui sont réussies et coiffantes à rendre jolies toutes les femmes qui les portent. A l'une de la comète en touffes légères, à l'autre des nœuds, de la dentelle et tout cela chiffonné avec une grâce et un goût exquis.

CORALIE L.

Explication des Gravures noires (pages 97 et 99)

Robe de dîner en vénitienne gris bleu uni et pékin à rayures moirées et de satin. — La jupe à traine est en pékin et la draperie en vénitienne. Draperie relevée à droite au-dessous de la taille par des plis groupés de façon à donner les plis tombants réguliers qui correspondent à ceux plus étagés de gauche. A droite, des plis groupés, tombe une autre très courte draperie qui se perd sous un pli de la traine. Corsage à petite basque ronde, s'ouvrant sur un bouffant en gaze lamée. A la manche trois bracelets faits d'une bande de satin comme le col droit.

Costume en cachemire terre de Sienne. — Jupe en taffetas; le tablier ainsi garni: une quille en cachemire brodée au bas d'un riche dessin en grosse soutache de soie noire; de chaque côté, un panneau plissé au bord touchant le tablier et le dessus du pli soutaché se perdant sous la redingote. Celle-ci, très largement ouverte sur un gilet brodé, dégage complètement le tablier; une broderie s'arrête au milieu de la hauteur du dessus du

pli formé par le bord vertical; deux boutons, sur le côté, à la taille semblent maintenir le corsage au gilet, de plus un revers rabattu et mobile imite une veste rejetée. Col droit brodé. Broderie prenant la partie extérieure de la manche.

Costume en bengaline grise et peluche gris foncé. — Jupe en taffetas à droite; un pli creux en velours, dont le bas qui fait spirale découvre une broderie or et soie blanche sur drap blanc; la jupe de la robe de bengaline s'ajuste à côté de ce pli et forme elle-même des plis plats et des plis creux. Le dos est princessé et le devant sans pinces forme un plastron tendu serré à la taille et à droite, par des plis sur lesquels est placée une agrafe artistique. Manche plate en velours et gigot en bengaline fait de bouillons superposés. Col droit.

Capote en crêpe de chine brodé, dite béguin. — Le fond chiffonné et une broderie tombant de côté sous le bord de tulle ruché; devant, coques de ruban gris rayé et de ruban vert, branches de muguet.



COSTUMES DE PRINTEMPS DE MADAME PELLETIER-VIDAL, 17, RUE DUPHOT.

Explication de la Gravure coloriée 4721

Capote sans brides, genre béguin. — Capote en dentelle et bord en velours vert avec courant de coquilles en jais; au milieu, très belle plaque de jais; au-dessus, deux chrysanthèmes monstres, jaune paille.

Chapeau en paille noire vernie. — Calotte plate et passe très large et un peu relevée à gauche, étroite et tombante à droite. Le dessous tendu de surah plissé, cerise, et une dentelle au bord. Une couronne de roses autour de la calotte et, devant, un élanement de zinnias mais.

Chapeau en paille noire tressée à jour. — La paille non

doublée, laisse voir les cheveux; elle est très enlevée, devant, presque droite, et garnie d'une torsade de tulle mais et rose, assortie aux roses et aux coques de ruban posées dessus, coques tombant sur la calotte ronde et fuyante.

Chapeau en paille grise. — Bord à jour et dentelé, tendu d'un plissé de tulle dentelle; demi-guirlande de lilas blanc et mauve touchant les cheveux d'un seul côté. Dessus branches de lilas et nœuds en ruban gris et ruban vert.

Explication de la Feuille de Broderies

Bande en broderie anglaise pour demi-jupe, pouvant servir pour robe de petit garçon. Plus petite bande pour le corsage et parement de la manche.

Botte soutachée pour petit enfant, cachemire ou faille blanche et soutache en soie. — Notre modèle donne les deux côtés et la semelle d'une botte.

Ancre à broder en soie blanche sur les revers d'un costume matelot.

FANTAISIE

Taie d'oreiller pour berceau de bébé. — Se festonne au contour. Le dessous se taille sur le trait intérieur, en tenant compte du rempli, et se coud par un point

de côté, moins le côté droit qui en est l'ouverture.

Dessous de vase. — Se fait en drap ou en satin et se brode au long point de chaînette et au point de côté. Au contour, un feston que l'on peut remplacer par une frangette.

Broderie pour porte-aiguilles. — Un cachemire rouge et de la soie noire. Broder tout le dessin en soie noire, moins les trois points de côté et les points du milieu qui se font en soie maïs, ainsi que des points de traverse qui arrêteront les grands points jetés. Broder de même les deux côtés. Doubler d'une soie noire ou maïs et poser plusieurs morceaux de flanelle découpés en dents de scie.

CHRONIQUE



J'ai un ami septuagénaire qui est resté garçon, et qui prétend, avec une modestie suspecte, avoir persévéré dans le célibat parce qu'il se sentait indigne de l'honneur qu'une femme lui aurait fait en l'épousant. Il faut convenir qu'il a, sur le mariage, des aperçus de nature à faire douter de sa sincérité. Voici, par exemple, comment il justifie la réprobation qu'il affiche hautement contre le divorce :

— Le mariage, comme le duel, a un côté respectable et même grandiose : c'est l'inéluctable nécessité de suivre l'affaire jusqu'au bout, et le courage démontré, par cela même, chez ceux qui risquent l'aventure. Supposez que deux adversaires aillent sur le pré avec cette condition réglée d'avance qu'ils auront le droit de rentrer chacun chez eux, s'ils trouvent la brise trop froide ou les épées trop pointues ; leur rencontre devient ridicule. Or, qu'est-ce que le divorce, sinon la faculté de désertir l'arène à volonté ? Le duel à mort, le mariage *idem*, je ne comprends que ça.

Voilà, évidemment, un langage odieux pour ne pas dire criminel, et, si je partage l'horreur de mon coupable ami pour l'institution chère à Naquet, c'est pour des raisons plus respectables sinon plus pittoresques. Quoi qu'il en soit, si je dirigeais l'une des imageries d'Epinal, je voudrais qu'une planche inédite vint prendre place à côté de l'*Histoire du petit curieux* ou des *Inconvénients de la gourmandise*. Le dessin que j'ai dans la tête représenterait l'aventure du roi de Serbie et aurait pour titre : *L'odification de Sa Majesté Milan ou les dangers du divorce*.

Je répète souvent ce proverbe pratique, d'une vérité sans cesse confirmée par les faits : « Il ne faut pas avoir une femme pour ennemie. » J'ajouterai, pour le cas présent : « Surtout quand cette femme a les yeux de la reine Nathalie, des yeux sans peur et sans reproche. » Allez, sire, jouissez voluptueusement de votre liberté. Votre femme ne vous gêne plus et, du même coup, vous voilà débarrassé de votre cou-

ronne. Mais on ne peut pas dire de la couronne ce qu'on dit de la femme : une de perdue, dix de retrouvées ! Rodolphe et Milan, les deux princes victimes de l'oubli des serments conjugaux, l'un sans couronne, l'autre sans vie, apprenez au monde que les larmes qui coulent de nos yeux portent malheur, et qu'il n'est pas toujours permis de dire, même dans un palais :

Ce n'est rien ;
C'est une femme qui se noie !



La reine d'Angleterre est à Biarritz et, si j'en crois une amie d'outre-Manche qui l'approche souvent, aucune de vous, mesdemoiselles, n'a eu plus de joie en prenant le train, le premier soir des vacances, que Victoria en montant sur le yacht qui allait l'emporter loin de sa tâche quotidienne dont certains côtés sont pour elle une véritable corvée.

Sa Gracieuse Majesté, en effet, pourrait s'appeler aussi : sa très timide Majesté, et, depuis cinquante ans, elle n'a pu s'habituer à la représentation et à l'étiquette. Nos voisins ont un adjectif intraduisible en français : *shyly*, qui ne correspond pas absolument à notre *timidité*, facilement ridicule passé un certain âge. La *shyness* est un mélange de sauvagerie, de paresse à faire des frais, d'aversion pour les visages nouveaux, avec un certain embarras de sa personne. Ce défaut qui vient de la nature et non d'un amour-propre exagéré, est incroyablement commun chez les Anglais et, comme toute conséquence du tempérament, s'accroît avec l'âge. Il existe à un degré marqué chez la reine et, plus d'une fois, on l'a expliqué d'une façon injuste et désagréable.

Il faudrait même, si j'en crois ce qui m'a été dit, attribuer à la *shyness* royale la résolution prise de résider cette année à Biarritz, et non plus à Aix-les-Bains. Il paraît que les paysannes savoyardes *disaient bonjour* à Sa Majesté quand elle se promenait dans la campagne et que cette familiarité, qui n'était pas de l'irrévérence, rendait la reine horriblement ner-

veuse. Voilà bien la différence entre les caractères des deux pays. Une souveraine de France eût riposté à ces braves villageoises par un mot heureux, et, du coup, elle aurait gagné toute une province.

Dieu veuille que certains journaux qui unissent le tact à l'intelligence ne profitent pas du séjour de Victoria chez nous pour la travestir sous des histoires ridicules. En voici une qui remonte à sa jeunesse et qui la peint bien telle qu'elle est : très bonne, avec une prédilection marquée pour tout ce qui est droit, honnête et correct.

Un jour, se trouvant incognito dans un magasin en Angleterre, elle remarqua une jeune fille d'une mise simple que le marchand cherchait à tenter par l'exhibition d'un article de toilette quelconque, relativement cher. Après une de ces luttes intérieures que nous connaissons toutes plus ou moins, la raison l'emporta et la visiteuse, avec un soupir, déclara que ce serait une folie de sa part que de se permettre une telle dépense. Puis elle sortit, disant adieu du regard à l'objet de sa convoitise. Peu d'instants après, l'élégant chiffon était chez elle, avec une ligne d'éloges sur sa fermeté méritoire, signée du V. royal. Et jamais, depuis, la reine ne perdit de vue celle qui l'avait séduite en immolant la coquetterie au devoir.

Avec les goûts et le caractère que j'ai dépeints, la reine a dû trouver les gens de Biarritz un peu démonstratifs. A peine descendue de wagon, les cadeaux pleuvaient sur elle si druement que je vois la pauvre souveraine en passe de n'avoir plus rien, pour peu que l'on continue à lui donner tant de choses. Mais tout cela ne serait rien sans les discours. Qui donc avait dit que Sa Majesté arriverait incognito ? Sauf le bruit du canon, rien n'a manqué à la fête, et je ne voudrais pas jurer que le maire de Biarritz n'a point refait la harangue de cet échevin de petite ville qui disait à Louis XIV :

« Sire, que Votre Majesté ne s'étonne point si Elle « n'a point été reçue chez nous avec des salves d'artillerie. Cela tient à plusieurs circonstances. La « première est que nous ne possédons pas de canons.... »

— Oh ! bien, fit le roi, cette première raison dispense de toutes les autres.

Et il s'alla reposer en son logis.

Dans notre prochaine causerie, je vous reparlerai peut-être de Biarritz et de sa royale habitante, car ce soleil naissant et ces premiers souffles de l'haleine printanière.... Mais n'anticipons pas sur les événements.

Il y a des mots qui changent étrangement de signification avec les époques. Jadis, s'il faut en croire les dictionnaires, le substantif *apoplexie* désignait « un afflux de sang au cerveau déterminant la paralysie totale ou partielle souvent suivie de mort. »

Aujourd'hui l'apoplexie — à un ou plusieurs coups — s'achète chez l'armurier. Elle est précédée, en général, par des complications financières ou domestiques.

Aussi, quand le public a lu dans un journal, il y a quelques jours, le certificat d'un médecin constatant le décès « par apoplexie » du directeur du Comp-

toir d'escompte, il n'a pas hésité une seconde : il a passé à la caisse pour redemander son argent. Le mouvement s'est accompli avec un ensemble remarquable soit à Paris, soit en province. En trois jours, le coffre-fort de l'établissement était allégé de cent vingt millions. Il faut ajouter qu'aucun des déposants n'a perdu un centime.

Toutefois, je n'oublierai jamais ce spectacle dont le hasard m'a rendu témoin. Il était sublime à force d'être humain et de faire éclater aux yeux, avec une brutalité shakspearienne, toutes les passions que peut soulever l'amour de l'argent qui est, sans contredit, de nos jours, la passion maîtresse du cœur de l'homme.

Vous souvenez-vous de la grande scène de Molière, de cet Harpagon qui tremble, qui pleure, qui se traîne à demi mort en gémissant :

« Je suis perdu, je suis assassiné ; on m'a coupé la « gorge ; on m'a dérobé mon argent. Où est-il ? Que « ferai-je pour le trouver ? Hélas ! mon pauvre argent, « mon cher ami, on m'a privé de toi ! Et, puisque tu « m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie. Tout est fini pour moi, et je n'ai plus « que faire au monde !.... »

J'ai vu, rue Bergère, des centaines d'Harpagons rangés en longues files, attendant leur tour sous la pluie, sous le froid, insensibles à tout, à l'atmosphère glaciale, à la fatigue de l'attente, à la faim. Sur presque toutes ces figures, jeunes, vieilles, féminines ou masculines, l'unique pensée se lisait : « Mon cher argent ! » Les uns frissonnaient d'angoisse, les autres bouillonnaient de colère ; quelques-uns avaient des larmes dans les yeux. Les plus rapprochés de la porte rayonnaient d'espoir. Ceux des derniers rangs étaient dévorés d'une inquiétude farouche. O Molière ! où étais-tu ?

On devinait que ces gens-là mouraient d'épouvante à cette pensée :

— Les premiers vont tout prendre ! Il ne restera plus rien pour nous !

Je n'avais rien à voir dans cette panique, et cependant, le cœur serré, je me demandais :

— Que répondrait cette foule si un pouvoir surhumain lui disait : « L'homme qui git là-haut, froid et ensanglanté, ressuscitera si vous consentez à perdre les mille francs, les deux mille francs, les dix mille francs que vous lui avez confiés ? »

Oh ! comme il est heureux qu'une option semblable ne puisse être offerte à la créature humaine. Quels choix effroyables nous verrions !

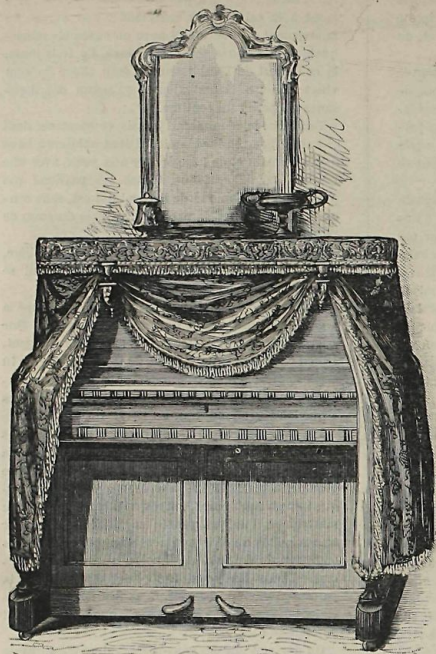
Tout ce monde est rentré chez soi content, heureux, calmé, serrant sur son cœur « le cher argent », avec cette préoccupation à la fois poignante et délicateuse :

— Que vais-je en faire, maintenant ? Le garder chez moi : et les voleurs ? Le déposer dans une autre banque : et les *apoplexies*.

Déjà le bonhomme Harpagon disait :

« Certes, ce n'est pas une petite peine que de « garder chez soi une grande somme d'argent, et « bien heureux qui a tout son fonds bien placé ! »

Qu'aurais-tu dit, bonhomme, s'il y avait eu, de ton temps, des Unions générales, des Isthmes et des Syndicats sur les mines de cuivre !



N° 3. Piano appuyé au mur, drapé, devant, de soie ancienne fond rose à dessins brochés.

Il nous a été demandé d'indiquer la manière de voiler le devant du piano quand, faute d'espace, on est obligé de l'appuyer au mur.

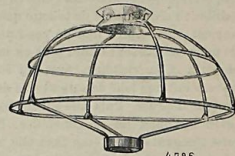
Nous donnons deux façons différentes de le draper, toutes deux faciles à exécuter soi-même sans l'aide du tapissier, ce qui est une grande économie.

Le n° 3 est en étoffe ancienne fond rose broché. — On peut, à défaut d'étoffe ancienne, employer une peluche ou un broché d'ameublement laine et soie. Dessus et draperie tiennent ensemble, ce qui permet d'enlever très commodément cette draperie quand on doit faire de la musique sérieuse. Couramment, en ouvrant le piano, on rejette la draperie des deux côtés. Couvrir de molleton une planche ayant un centimètre de plus que la dimension du piano; tendre le dessous de satinette et le dessus de peluche rose ancien. Clouer la draperie au contour de la tablette, en formant des plis aux tournants pour que l'étoffe ne tende pas. Cette draperie doit avoir 1 m. 40 cent. de hauteur et 3 mètres de largeur. On aura d'abord doublé l'étoffe et garni le contour d'une frangette.

Poser le bandeau qui est fait d'appliques en vieille étoffe sur peluche et garni d'une frangette. On peut coudre facilement le bandeau à la tablette et poser sur la couture une fine ganse.

Cela fait, relever la draperie dans les branches, mettant une certaine irrégularité dans le drapé; nous entendons par là que les deux côtés ne devront point être égaux comme dans notre croquis.

Monter de même le modèle n° 4 : Draperie en damas de Chine cuivre, doublée de soie rouge. — Au contour, une frange genre ancien chaudron et jaune. Le dessus de la tablette en peluche chaudron, le bandeau fait d'une bordure de châle de l'Inde, le dessin cerné

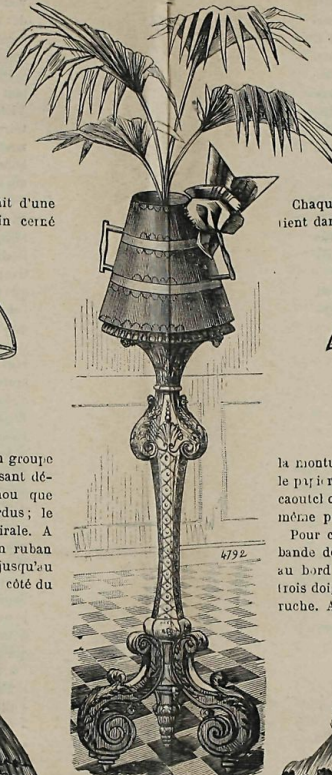


Carcasse pour l'abat-jour n° 1.

de fil d'or. A droite, draper l'étoffe d'un groupe de plis serrés dans un ruban en faisant dépasser l'étoffe afin de former un chou que l'on chiffonnera par des points perdus; le bord de la draperie descendra en spirale. A gauche, plis étagés maintenus par un ruban qui part de la tablette et descend jusqu'au bord inférieur de la draperie. Tout un côté du piano est caché par l'étoffe.



N° 1. Abat-jour en papier froissé mais et blanc.



Pied en bois sculpté supportant une herrade qui fait cache-pot.

Abat-jour en papier froissé forme éventail n° 2. — On procède pour cet abat-jour comme pour celui donné dans le numéro du 25 février 1888. La forme seule diffère. Celle-ci, plus évasée, concentre moins la lumière; le bord est découpé en cintre. Après avoir fixé dessous blanc, on découpera le bord à deux centimètres plus bas que celui de la carcasse en en suivant le contour, on fera de même pour le dessus en couleur que l'on décou-

pera à trois centimètres au-dessus du blanc. On frisoltera ces deux bords en déchiffonnant le papier comme pour un tuyautage. Pincer le papier sur le cercle pour qu'il tombe droit jusqu'au bord. On peut, et cela est aussi joli, ne pas découper le contour et le laisser droit. Il faut 8 feuilles de papier pour la première jupe et 10 pour la seconde.

Chaque jupe se met séparément et se maintient dans un caoutchouc qui s'enfonce dans



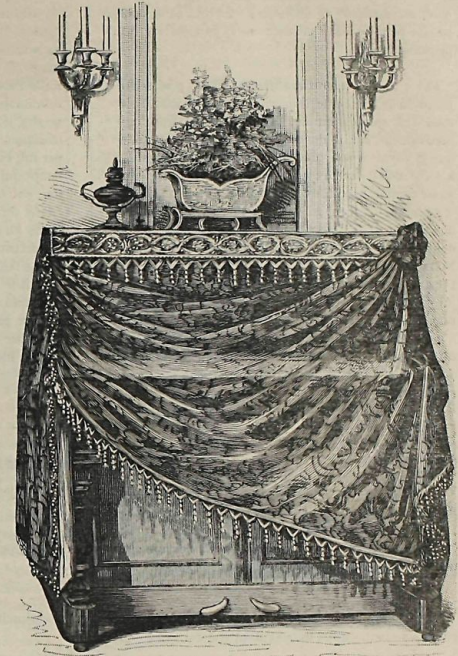
Carcasse pour l'abat-jour n° 2.

la monture. Très soigneusement l'on égalise le papier autant que possible en tirant sur le caoutchouc. Poser la seconde jupe et faire de même pour la maintenir.

Pour copier le modèle n° 1, on coupera une bande de papier de trois à quatre centimètres, au bord supérieur, puis l'on tuyautera sur trois doigts chaque jupe pour former la grosse ruche. Autre disposition. Après avoir monté



N° 2. Abat-jour en papier froissé carmin et paille.



N° 4. Piano appuyé au mur, drapé de damas des Indes chaudron.

les jupes, rabattre le haut de la jupe de dessus en la pinçant près de la monture, et tuyauter largement le bord. Couper deux centimètres de papier à la jupe intérieure, la rabattre, puis la tuyauter; elle s'étagera sur celle de dessous, des deux centimètres enlevés. Cette façon est représentée par le croquis 2.

Nous donnons en petit la forme des carcasses à employer.

Combinaison des papiers de couleur : N° 1, mais pour le dessus, blanc pour l'intérieur. N° 2, carmin pour le dessous, jaune pâle pour le dessus.

En voici d'autres très jolies aussi : intérieur rose chair; dessus vert jaune clair; rose très pâle et rose plus soutenu pour le dessous, orange et bleu pâle pour le dessus. Le n° 1 emploie 8 feuilles pour la première jupe et 10 pour la seconde. Le n° 2, 10 feuilles pour la jupe intérieure et 12 pour la jupe de dessus.

Pied en bois sculpté supportant une herrade qui sert de cache-pot. — Le cache-pot est une simple herrade en bois cerclée de cuivre ciselé, les auses en cuivre. A l'une, un nœud en ruban écossais rouge et jaune. Cette herrade sert, dans les Pyrénées, à mettre l'eau, et les paysannes la portent sur la tête. Employée en jardinière, elle est d'une originalité coquette, pas banale et préférable aux cache-pots en faïence. Avis aux voyageuses qui pèrgrineront cet été dans les Pyrénées.

N'importe, l'année commence mal. *Apoplexies* d'archiducs, *apoplexies* de financiers, tout cela ne dispose pas les peuples à la confiance ni les particuliers aux placements à vue.

J'ai eu jadis *approximativement* pour professeur un premier violon de l'Opéra dont les dilettanti de mon âge se souviennent encore. Je dis : *approximativement*, car il donnait des leçons à une amie que je voyais à peu près chaque jour, et j'avais fini, à force d'assister aux exercices, par me considérer aussi comme une élève de l'excellent artiste.

Aussi, je n'ai eu garde de manquer au concert donné à la salle Pleyel par Camille Périer, son fils, dont il voulut être, ce soir-là, l'accompagnateur. Nous avions sur le programme Melchissédec de l'Opéra, M^{lle} Renée du Minil, des Français, M^{lle} Baldo, un excellent contralto, de Bruxelles, M^{lle} Janssens, une Suédoise toute jeune, soprano merveilleux, d'une correction un peu septentrionale, sans compter d'autres artistes qu'il ne suffirait pas de nommer et dont, faute de place, je ne puis parler comme ils le méritent.

Ce concert, pour qui connaît le talent si spirituel de Camille Périer, ne pouvait manquer d'être amusant. Il l'a été autant que je m'y attendais, mais il va sans dire que nous n'avons pas été *amusés* seulement. Si jamais vous avez l'occasion d'entendre Camille Périer dire ses chansonnettes avec ce mélange inimitable de drôlerie et de sentiment qui le distingue, je vous conseille charitablement de ne point y manquer. *N'pleur' pas comme ça*, de Darcier, interprété par lui, est un régal spirituel et mélodique en même temps qui ferait aimer la musique à Théophile Gautier, s'il était encore de ce monde. Dans le *duo du Chalet* où Melchissédec lui donnait la réplique, le jeune chanteur nous a montré qu'un genre plus important que celui de la chansonnette n'est pas moins fait pour son talent et pour sa voix.

Tout le monde a consciencieusement payé de sa personne et, grâce à M^{lle} du Minil, parfaitement secondée par l'impayable Hirsch, la monotonie, ce fléau des concerts, n'a pas approché, ce soir-là, de la salle Pleyel dont elle connaît trop le chemin.

CONSTANCE.

PENSÉES ET MAXIMES

L'immortalité commence ici-bas. C'est maintenant qu'il faut jeter la semence qui doit se développer jamais.

(CHANNING.)

Encore plus de lumière ! C'est le cri de l'âme humaine : ce cri, personne ne l'étouffera, car la lumière c'est pour l'âme plus qu'un besoin et un droit, c'est la vie.

(LABOULAYE.)

Les fleurs les plus belles durent moins que les ronces : nos meilleures joies sont déjà flétries quand nos vieilles douleurs nous tourmentent encore.

(SURIAN.)

LES SALONS DE FRANCE

(SUITE)



CERTAIN tableau, que vous pourrez voir dans une petite salle du Louvre, représente très joliment le salon des Quatre-Glaces, au Temple, que le prince de Conti habitait en sa qualité de grand prieur de l'ordre de Malte. L'historien de *La Femme au XVIII^e siècle* donne les noms des personnages que le peintre y a placés debout, assis ou agissant : voici la princesse de Beauvau en robe lilas, un fichu noir au cou ; la comtesse d'Egmont douairière, en robe rouge à queue, coiffée d'une dentelle rabattue ; la maréchale de Luxembourg en satin blanc garni de fourrure ; la maréchale de Mirepoix une fanchon sur la tête, avec un fichu blanc ; la comtesse de Boufflers offrant d'un plat posé sur un réchaud, en bonnet blanc et rose et tablier à bavette sur la jupe rose vif. C'était l'habitude pour ces thés à l'anglaise. Ils étaient

préparés par des dames qui jouaient un instant le rôle de servantes, et le nom de servantes était donné aussi à de petits meubles fort commodes qui, placés aux quatre coins de la table, permettaient de se passer des domestiques. Jamais la livrée ne paraissait aux soupers du prince de Conti ; il aimait l'intimité, le sans- façon charmant que révèle dans ce tableau l'attitude de la petite comtesse d'Egmont, née Richelieu qui, avec son chapeau de paille aux bords relevés, ses rubans au cou, aux bras, au corsage, son fichu de dentelle, pareille à une bergère d'opéra, passe au premier plan, armée d'une serviette et distribuant des gâteaux.

Un peu plus tard, les salons deviendront des simulacres de cafés. Une lettre de M^{me} d'Epinay nous montrera les femmes, en tablier de mousseline et en fichu pointu, assises à une espèce de comptoir, où se trouvent des oranges, des biscuits, des brochures et

tous les papiers publics. Eparpillées partout, des petites tables garnies de jeux de toute sorte ; sur la cheminée, des rangées de bouteilles de liqueurs. La salle à manger également remplie de petites tables, où les domestiques, vêtus de vestes et de bonnets blancs, servent le souper en répondant au nom de garçon.

Le mouvement de simplicité s'accroissant à la voix de Jean-Jacques, on adoptera dans la réalité de la vie, les robes courtes, les souliers plats, la redingote, le gilet quasi-masculin, la catogan ; il ne sera plus question que de bijoux rustiques, de batiste et de linon ; ce sera une première révolution précédant de bien peu celle qui renversa le trône. Mais chez le prince de Conti, on n'en est encore qu'à une manière de gentil déguisement qui repose du grand habit à la française, des paniers, de la poudre, de tous les falbalas. Continuons à regarder, avec MM. de Goncourt, le petit tableau si instructif du salon des Quatre-Glaces. Il est tout en boiseries blanches aux lignes droites, ce salon, avec des fauteuils de tapisserie à fond blanc, de hautes fenêtres à rideaux de soie rose, très peu d'or, sur une gaine d'horloge seulement, et sur les bras de lumière. Déjà on peut constater l'élégance sobre et presque sévère d'un style d'ameublement qui réagit contre les coquetteries capricieuses, brillantes et un peu tourmentées du Pompadour, du rococo, succédant elles-mêmes à la richesse massive, à la majestueuse ampleur du Louis XIV. Assis aux tables ou appuyés au dossier des chaises sont le bailli de Chabillant, Mairan le mathématicien, les comtes de Jarnac et de Chabot, le président Henault, le prince d'Hénin, Pont de Veyle, le prince de Beauvau, etc... Le maître de la maison s'est laissé peindre de dos, tandis qu'avec Trudaine, il va écouter Mozart enfant assis devant un clavecin. Cet autre musicien qui va chanter, en s'accompagnant de la guitare, n'est autre que Jélyotte, de l'Opéra. Les arts, aussi bien que les lettres, avaient leurs entrées au Temple. Dans les petits concerts que présidait en dilettante le prince de Conti, la jolie voix et la harpe enchanteresse de la comtesse Amélie de Boufflers faisaient merveille ; cette ravissante jeune femme cachait, sous un air de candeur enfantine, l'intelligence la plus vive. C'est elle qui répondit un jour, en jouant aux *Bateaux*, une sorte de *Confession* dans laquelle, vous supposant prêt à périr avec les deux personnes que vous aimiez le mieux, sans pouvoir en sauver plus d'une, on vous demandait quel choix vous feriez :

— Je sauverais ma mère et je me noierais avec ma belle-mère.

Cette belle-mère adorée méritait l'espèce de culte dont elle était l'objet par un charme qui l'avait fait surnommer l'*Idole du Temple*. Et, en effet, elle était l'âme de cette société qu'on retrouvait chez la maréchale de Luxembourg, dévouée, comme la comtesse de Boufflers, au maussade J.-J. Rousseau. Celui-ci eût dû perdre sa misanthropie dans le commerce habituel de ces deux femmes si enthousiastes, si sincères et dont il mit l'affection à de rudes épreuves. Du moins le philosophe si souvent ingrat n'a-t-il jamais parlé de l'une et de l'autre que dans les termes les plus honorables.

La réputation de M^{me} de Boufflers ne fut pas ménagée cependant, mais il est aisé de remonter à la source de ces calomnies, répandues par une autre reine de la société d'alors, la marquise du Deffand, qui détestait tous les amis de Rousseau, malgré son assiduité aux réceptions des Luxembourg.

Ce salon de la maréchale de Luxembourg fut, pendant toute la seconde moitié du XVIII^e siècle, le premier de Paris, grâce au goût sûr, aux manières élégantes, à l'esprit « sévère et plaisant » de la femme déjà mûre, quoique toujours irrésistible, qui le présidait. La Harpe venait y lire ses *Barmécides*, Gentil-Bernard son *Art d'aimer*, mais rien n'avait autant de succès que les épigrammes étourdissantes de la maréchale elle-même. Dans ses jugements, elle ne ménageait rien, et ce qu'elle décidait avait pour ainsi dire force de loi. « Chez elle, nous raconte l'auteur inépuisable de *La Femme au XVIII^e siècle*, se fonda la plus grande institution du temps, la seule qui resta forte jusqu'à la Révolution, la seule qui garda dans le discrédit de toutes les règles morales une autorité ; chez elle se fonda ce qu'on appelait la *parfaite bonne compagnie*. M^{me} du Deffand, malgré les traits malins qu'elle lançait à chaque occasion, n'était pas fâchée d'y figurer et allait souvent y chercher un allègement à l'ennui, ce mal cruel qui empoisonna son existence, dont elle se plaint dans toutes ses lettres, et qu'on s'étonne de rencontrer chez une personne de cette rare valeur intellectuelle.

Le salon de M^{me} du Deffand était le rendez-vous de tous ces encyclopédistes dont l'école donna à la France de merveilleux écrivains et des ministres tels que Turgot et Malesherbes, mais qui cependant menaçaient, par la hardiesse de leurs doctrines, les institutions de la vieille France. Le mouvement alla plus loin qu'ils ne l'avaient prévu, quelques-uns même périrent victimes des idées qu'ils avaient contribué à répandre ; n'importe, ils préparaient la Révolution et, par un élan généreux autant qu'aveugle, l'élite de notre aristocratie fascinée par leur talent, entraînée par leur éloquence, les y aidait. Selon l'expression d'une descendante des Beauvau, ces nobles et vertueux amis des philosophes, on imitait l'astrologue de la fable, on tombait dans un puits en regardant les astres.

Il est difficile de ne pas parler à la fois de M^{me} Geoffrin et de la marquise du Deffand qui ne pouvaient se souffrir en leur qualité de rivales. Toutes les deux eurent un renom européen, toutes les deux virent affluer chez elles les étrangers de distinction. Même goût irréprochable, même solidité d'entendement, même connaissance du monde, même à-propos. Leurs admirateurs, parmi lesquels Horace Walpole et le prince de Ligne, ont remarqué qu'ayant l'une et l'autre beaucoup d'esprit et de bon sens, M^{me} Geoffrin avait encore plus de bon sens et M^{me} du Deffand encore plus d'esprit. Les mots de la seconde ne peuvent dépasser en finesse ceux de la première tout en les égalant, mais les lettres de la marquise sont supérieures. Dans sa correspondance avec Horace Walpole, le fils infiniment original du grand ministre anglais, M^{me} du Deffand passe en revue, avec franchise, les personnes et les choses de son temps, toujours caustique, mais bien remarquable

par la justesse des appréciations. Le cœur y manque moins que dans ses lettres à Voltaire; on peut conclure cependant qu'elle en avait fort peu, l'esprit tenant chez elle toute la place. Voltaire l'appelait, lorsqu'une cruelle infirmité l'eut, comme elle le dit elle-même, plongée dans un cachot éternel, *l'aveugle clairvoyante* tant sa pénétration le frappait. « Les mots les plus vifs et les plus heureux qu'on ait retenus sur les hommes célèbres de son temps, c'est elle qui les a prononcés, dit Sainte-Beuve; le trait distinctif de son esprit était de saisir la vérité, la réalité des choses et des personnes, sans illusion d'aucun genre ».

« A soixante-treize ans, elle a le même feu qu'à vingt-trois, écrit Walpole. Elle fait des couplets, les chante, se ressouvient de tous ceux qu'elle a faits. Ayant vécu de la plus agréable époque jusqu'à celle qui est la plus raisonneuse, elle unit les bénéfices des deux âges sans leurs défauts : tout ce que l'un avait d'aimable sans la vanité, tout ce que l'autre a de raisonnable sans la morgue. Je l'ai entendue discuter avec toute sorte de gens, sur toute sorte de sujets, et je ne l'ai jamais trouvée en faute... »

M. Villemain appelle M^{me} du Deffand la femme Voltaire. Elle excellait dans le portrait et y fixait les ridicules, les sottises d'une façon pittoresque, inéffable. Du fond de son fauteuil, aveugle qu'elle était, elle voyait tout; elle emploie perpétuellement le mot voir, elle oublie qu'elle n'a plus d'yeux et on l'oublie en l'écoutant. A quatre-vingts ans, elle donna l'empereur Joseph II par l'à-propos de ses réparties.

M^{me} Geoffrin, elle aussi, conserva son prestige dans l'âge le plus avancé; elle aussi eut des princes pour courtisans; ceux qui venaient en France croyaient n'avoir pas vu Paris entièrement s'ils n'avaient passé, en simples particuliers, une soirée chez M^{me} Geoffrin. Stanislas, le père de Marie Leczinska, qui l'aimait d'une affection toute particulière, lui écrivit : « Maman, votre fils est roi, » lorsqu'il monta au trône de Pologne, et il fallut qu'elle fit, pour l'aller voir, le voyage de Varsovie. Mais elle était d'avis « qu'il n'y a pas de meilleur air que l'air de Paris, » elle revint vite présider le salon le mieux organisé, le plus complet du XVIII^e siècle, celui qui nous représente le grand centre et le rendez-vous de cette époque. Maîtresse de maison, elle a l'œil à tout. Elle veut qu'on se taise à temps; elle fait la police de son salon. D'un seul mot : — Voilà qui est bien, — elle arrête à point les conversations qui s'égarèrent sur les sujets hasardeux et les esprits qui s'échauffent. Elle a pour principe de ne causer elle-même que lorsqu'il le faut et de n'intervenir qu'à de certains moments, sans tenir trop longtemps le dé. C'est alors qu'elle place des maximes sages, des contes piquants, de la morale anecdotique et en action, ordinairement aiguillée par quelque expression ou quelque image bien familière. Tout cela ne sied que dans sa bouche; elle le sait. Aussi dit-elle qu'elle ne veut pas que l'on prêche ses sermons, que l'on conte ses contes ni qu'on touche à ses pincettes. L'Europe était représentée chez M^{me} Geoffrin dans la personne des Caraccioli, des Creutz, des Galiani, des Gatti, des Hume et des Gibbon; les ambassadeurs n'en bougeaient dès

qu'ils y avaient pied... Elle n'embrassa pas seulement dans sa sollicitude les gens de lettres proprement dits, mais elle s'occupait des artistes, sculpteurs et peintres, pour les mettre tous en rapport entre eux et avec les gens du monde... Elle eut, chaque semaine, deux dîners de fondation; le lundi pour les artistes : on y voyait les Vanloo, Vernet, Boucher, Latour, Lagrenée, Soufflot, Lemoine, quelques amateurs de distinction, quelques littérateurs pour soutenir la conversation et faire la liaison des uns aux autres. Le mercredi, c'était le dîner des gens de lettres : d'Alembert, Mairan, Marivaux, Marmontel, l'abbé Morallet, Saint-Lambert, Helvétius, Raynal, Thomas, d'Holbach, etc... Le soir, la maison continuait d'être ouverte et la soirée se terminait par un petit souper composé de cinq ou six amis intimes et de quelques femmes, la fleur du grand monde (1). Mais au dîner, une seule femme était admise avec la maîtresse de la maison, M^{me} Geoffrin, qui aimait l'unité, ayant remarqué que plusieurs femmes dans un dîner distraient les convives, éparpillent la conversation. Cette femme privilégiée et vraiment digne de l'être était M^{lle} de Lespinnasse, l'ancienne protégée de M^{me} du Deffand.

Un instant tout Paris avait été occupé de la brouille de M^{me} du Deffand et de M^{lle} de Lespinnasse. D'une faiblesse herculéenne, la marquise veillait toute la nuit; aussi ne se levait-elle guère qu'à six heures du soir. Un jour elle s'aperçut que M^{lle} de Lespinnasse, une fille pauvre et particulièrement malheureuse qu'elle avait recueillie chez elle pour lui tenir compagnie, recevait, une heure avant son lever, quelques-uns de ses habitués et accaparait ainsi pour elle seule la primeur des conversations. Aucun vol ne l'eût autant irritée. Dans la querelle qui s'ensuivit, la postérité n'hésita pas à prendre parti pour M^{lle} de Lespinnasse. Sa grande supériorité sur la femme Voltaire, est d'avoir dit ce joli mot : « J'aime pour vivre et je vis pour aimer. » Ceux qu'elle avait conquis, du fond de sa situation subalterne, se cotisèrent afin de lui faire un salon rue Bellechasse, un salon fort modeste au point de vue matériel, mais où venaient, avec empressement, d'Alembert, Turgot, Brienne, le futur cardinal, M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, l'abbé de Boismonet et tous les encyclopédistes. L'art de M^{lle} de Lespinnasse, « le secret de son succès c'était de sentir l'esprit des autres, de le faire valoir et de paraître oublier le sien. Sa conversation n'était jamais ni au-dessus ni au-dessous de ceux à qui elle parlait et elle devinait le faible de chacun ».

Aussi calme que son amie était passionnée, M^{me} Geoffrin avait en commun avec elle ce talent de virtuose : « Je ne suis qu'un instrument dont vous avez bien joué, » lui dit un jour quelqu'un qui ne passait pas pour amusant et qui avait réussi à l'être auprès d'elle.

Ce qui est bien remarquable, c'est le peu d'importance qu'avaient en somme le rang et la fortune dans cette formation des salons. M^{lle} de Lespinnasse, pauvre et sans beauté, qui, dans une situation fautive, vit de la générosité de ses amis, est une des

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*.

puissances du siècle, autant que la maréchale de Luxembourg, qui donne, deux fois par semaine, des soupers fastueux. M^{me} Geoffrin, fille d'un valet de chambre de la dauphine et mariée à un manufacturier, lequel jamais d'ailleurs n'ouvrit la bouche aux diners de sa femme et eut l'esprit de lui laisser 40,000 livres de rente, M^{me} Geoffrin, dépourvue de toute distinction extérieure, « les mains presque recouvertes de longues manches plates, » tenait le sceptre ni plus ni moins que jadis la marquise de Rambouillet. On n'avait pas davantage le culte du crédit. Jamais les Choiseul ne furent plus recherchés qu'à Chanteloup, au temps de leur disgrâce; Versailles parut désert au moment de cet exil. Notons en passant que l'hospitalité affable et grandiose du duc de Choiseul était de celles qui laissent des souvenirs ineffaçables. Elle absorbait 800,000 livres de rente sans qu'il y eût jamais de fête priée. Tous les jours un diner d'une douzaine de personnes et, avant souper, un maître d'hôtel faisait le tour des salons pour voir s'il fallait mettre cinquante couverts ou davantage. On adorait la duchesse, cette femme admirable, la vertu, la douceur même, à qui M^{me} de Pompadour reconnaissait le grand art de dire toujours la chose qui convient, sans laisser échapper jamais un mot piquant. A Paris, le ministre et sa femme ne se réservaient que deux jours par semaine, pour aller chez leurs intimes, d'ordinaire chez M^{me} du Deffand ou, chez leur sœur, la duchesse de Gramont.

M^{me} de Gramont poussait le savoir-vivre jusqu'aux derniers raffinements; elle s'occupait surtout de politique, et exerçait sur son frère une grande influence; son salon était assiégé, dès le matin et tout le jour les gens les plus hauts placés venaient chercher des conseils auprès de cette femme rompue à la pratique des affaires (1). Presque toutes les grandes dames du temps aspiraient ainsi à se former un salon, chacune avec les moyens qui lui étaient propres, sans imiter personne et en apportant au contraire, dans cette œuvre délicate, des qualités originales qui en assuraient le succès.

Le salon par exemple de M^{me} de Mirepoix, la plus

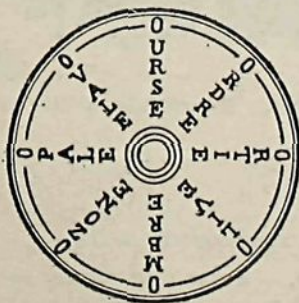
obligeante, la plus gracieuse des femmes, se recommandait par un ton de gaieté spirituelle; la maréchale d'Anville, l'esprit ouvert à toutes les utopies généreuses, donnait aux philosophes de ces diners d'une heure d'où la société se levait pour aller à l'Académie, comme le raconte, en ses lettres incomparables, M^{lle} de Lespinasse; la duchesse d'Aiguillon, douée d'une si étrange puissance de parole, patronnait l'Encyclopédie avec autant d'ardeur qu'en mettait la princesse de Robecq à l'attaquer.

Celle-ci faisait de son salon le point de ralliement de toutes les protestations soulevées contre les philosophes; la comédie qui porte leur nom fut écrite sous ses yeux par Palissot et elle eut la force d'en dicter, presque mourante, la scène principale, en demandant au ciel la grâce de la laisser vivre jusqu'à la première représentation. On apportait alors à toutes choses un emportement singulier. Il fallait, nous dit en résumé la vicomtesse de Noailles, dans le livre délicieux qu'elle a écrit sur la vie et le salon de sa grand'mère, la princesse de Poix, un livre auquel on ne peut faire trop d'emprunts, tant il reflète bien la société du temps, il fallait être énergique avant tout, il fallait à tout prix de la chaleur. Il s'ensuivait du ridicule chez ceux qui se battaient les flancs pour cela. Bien des gens qui n'avaient que peu d'esprit comptaient sur leur âme pour faire de l'effet... Aucun sentiment ne restait calme, aucune liaison tranquille; une teinte romanesque se répandait sur toutes les relations de la vie. L'état factice de la société déplaçait les principes, la morale s'égarait avant de s'anéantir, les vertus philosophiques, plus faciles à pratiquer que les vertus chrétiennes, abusaient les imaginations. La société abondait en gens qui manquaient du nécessaire en fait de convictions, mais qui se paraient d'un admirable superflu. Il en fut ainsi jusqu'à ce que l'incendie révolutionnaire vint colorer les idées hardies qui semblaient un élan vers le bonheur. La prison, l'échafaud, prirent en grand nombre les reines de ces salons où l'on avait tant célébré l'aube des réformes et de la liberté.

TH. BENTZON.

(La fin au prochain numéro.)

SOLUTION
DES MOTS EN ROUE
du
numéro du 16 mars :



Comparaison-Proverbe

Chapeau de paille sur l'oreille,
Fier sous son vêtement grossier,
Actif comme une active abeille,
Jérôme a des jarrets d'acier.
Il travaille, sauf le dimanche,
Il se sent du pain sur la planche
Et se repose tout ce jour.
Il se délecte, se rengorge,
Caressant des yeux ses champs d'orge;
Et vingt fois il en fait le tour.



4681
Costume en lainage gris russe et moire assortie.
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

Costume en lainage gris russe et moire assortie.
Jupe en taffetas ; au milieu, un if en moire et, sur les côtés, un panneau en lainage garni de pattes en moire fixées par un bouton et plus longues vers le bas. La tunique, montée par des plis creux, tombe droite sur le panneau ; le bas de côté est abattu. Audessus de l'ourlet, une bande de moire. Le corsage, à taille ronde, s'ouvre au milieu sur un plastron en moire ; des brandebourgs en moire de chaque côté ; le col droit avec les pointes cassées en moire. La ceinture

et le poignet de la manche en moire. Cette façon est jolie en toutes couleurs et même en cachemire et moire noirs.

Chapeau rond en paille noire. — Le bord tendu en velours noir, très relevé devant. Garniture composée d'un pouf de plumes grises et de coques de ru-



4804
Chapeau en paille noire à bord auréole.
De M^{me} Boucherie, 16, r. du Vieux-Colombier.



4803
Capote en dentelle noire de M^{me} Boucherie

ban de moire gris. Devant, nœud de même ruban.

Capote en dentelle noire surmontée d'une jolie fantaisie crème, avec aigrette de même nuance. Au bord, un bouillonnet de velours vert. Cette capote se fait aussi sans brides.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4721

Et une Feuille de broderies : Bande pour robe d'enfant. — Ancre pour revers. — Porte-aiguilles. — Taie d'oreiller pour bébé. — Dessous de vase.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 21, rue Chauchat.



Journal des Demoiselles

Modès de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue D'Orléans. 48

Chapeaux de M^{lle} HÉLÈNE 20, r. des Pyramides - Corsets de M^{me} EMMA GUELLE 3 pt du Ch. Français. Machines
à coudre de H. VIGNERON 70 B. Schastopol - Etoffes en Foulard de la C^{ie} DES INDES 27, r. du 4^e Septembre - Parf^{um}
de la M^{me} GUERLAIN 15, r. de la Paix